



KATAJJAQ

jeu traditionnel des Inuit du Canada

NELLIE ECHALOOK, REBECCA NATIALUK, SUSANNA NAYOOMEALOOK
MINNIE PALLISER, PARSAMIDLAK, SARAH ACULIAK

En coproduction avec le Théâtre National de Chaillot

*En coproduction avec le Théâtre National de Chaillot
Avec la participation du Programme des Relations Culturelles
du Ministère des Affaires Extérieures du Canada,
de l'Institut Culturel d'Inukjuak, du Centre Culturel Canadien*

et du Ministère de la Culture, Service des Affaires Internationales

9, 10, 12, 13, 14 OCTOBRE 1984
THEATRE NATIONAL DE CHAILLOT (GRAND FOYER)

LE KATAJJAQ DES INUIT DU NOUVEAU QUEBEC

=====
Dans la langue des esquimaux, l'inuttitut, le mot "Inuit" désigne les hommes, l'humanité en général et remonte sans doute à l'époque où les Inuit pensaient être les seuls êtres humains existants. Ils ont refusé le terme "esquimau" car ils ont cru longtemps, - même si des recherches récentes tendent à prouver que c'est inexact - que c'était là un terme péjoratif utilisé par les indiens pour les taxer de "mangeurs de viande crue". L'usage est maintenant bien établi au Canada, de parler des Inuit (prononcer "inouïte") et non des esquimaux.

Population arctique, autrefois nomade, les Inuit sont répandus du Groenland à l'URSS et ils dépendent aujourd'hui de sept régimes administratifs différents. Ceux du Groenland (50.000) sont gouvernés par le Danemark. En Alaska, 40.000 sont Américains, 1.500 vivant de l'autre côté du détroit de Behring, sont Russes. Et parmi les 18.000 installés au Canada, 5.000 sont Québécois, d'autres sous la tutelle de Terre Neuve, les derniers enfin dépendent du seul gouvernement fédéral dans les territoires du nord-ouest. Et même si, d'Est en Ouest, tous les Inuit ont des traits communs (culturels, linguistiques, économiques...) ils sont loin de constituer un groupe unique. Un Inuk (singulier de Inuit) de la Terre de Baffin au Canada comprend mal un Inuk Groenlandais, et certains Inuit de l'Alaska ne parlent même pas l'inuttitut mais le yupik, l'aléoute... Depuis la grande expédition de Rasmussen dans les années 20, on distingue plusieurs groupes culturels. Au Canada, par exemple, les Inuit Igloodik, les Nestsilik, les Inuit du Caribou, ceux du cuivre, etc... Chaque communauté, chaque région, chaque village parfois a ses propres modes d'expression culturelle liés à son histoire et à son évolution. Mais le Katajjaq, jeu traditionnel, est répandu dans la plupart des communautés de l'Arctique Central Canadien, en particulier au Nouveau Québec et au Sud de la Terre de Baffin. Les femmes qui le présentent ici, appartiennent au groupe vivant le plus au sud : elles viennent du village d'Inukjuak, situé au Nouveau Québec sur la côte Est de la Baie d'Hudson.

Les Inuit aujourd'hui

L'image des Inuit nomades habitant dans des igloos appartient définitivement à un autre âge. Depuis trente ou quarante ans, les divers gouvernements ont entrepris de doter les zones arctiques d'un appareil administratif en tous points semblable à celui du "Sud" : représentants gouvernementaux, police, services de santé, écoles... il s'en est suivi un bouleversement économique, social et culturel aussi profond qu'irréversible.

Dans le village d'Inukjuak, par exemple, on construisit d'abord un poste de traite. Puis arriva la police montée canadienne. On édifia ensuite une église anglicane, une infirmerie, une école fédérale (anglophone), le bureau gouvernemental, et bien après, l'église québécoise (francophone). Le village s'est développé autour de ces bâtiments dans les années cinquante, et compte aujourd'hui 700 habitants.

Et ses maisons préfabriquées, construites sur pilotis, n'ont rien à envier à leurs "soeurs" canadiennes : téléphone, télévision, appareils ménagers en tous genres, elles ont, comme on dit, tout le confort moderne.

Le KATAJJAQ, jeu vocal

Le KATAJJAQ (prononcez : "Katadjark") est d'abord un jeu vocal, souvent compétitif, qui utilise très peu les propriétés rythmiques et intonatives qu'on trouve dans les chants traditionnels des Inuit (chants et danses à tambour, chants de jonglage, chants affectueux destinés aux enfants, etc...), genres qu'on peut qualifier, eux, sans hésitation, de "musicaux"... même s'il n'y a pas de mot spécifique pour "musique" en inuttitut.

Dans ce jeu, deux femmes face à face, très proches l'une de l'autre, se mettent d'accord sur un motif qu'elles vont répéter inlassablement. Le plus souvent, elles exécutent le même, mais avec un décalage. Si l'une d'elle change de motif, l'autre doit la suivre immédiatement. Le jeu s'arrête lorsqu'une des femmes est à bout de souffle, se met à rire, ou se trouve déphasée par rapport à sa partenaire. Dans ce jeu, la dimension sonore reste donc fondamentale. Mais n'oublions pas que le Katajjaq n'est qu'un jeu parmi bien d'autres. Et s'il nous fascine, nous qui nous passionnons pour les productions musicales "inouïtes" (au sens littéral du terme et sans jeu de mots), il n'est qu'une des multiples formes d'activités récréatives des Inuit.

Nous ne connaissons pas la signification exacte du mot "Katajjaq", et lorsqu'on pose la question à un interprète inuit, il répète bien souvent l'expression "throat singing", ou "chant de gorge", expression utilisée par les blancs et doublement inexacte : on préfère aujourd'hui parler de jeu plutôt que de chant; quant aux sons rauques si caractéristiques, on est loin d'en saisir toute la complexité acoustique si on se contente de les qualifier de gutturaux. C'est pourquoi il paraît plus adéquat de parler de "jeu vocal".

Les sons du KATAJJAQ

Le matériau de base est simple : des mots courts, la plupart sans signification apparente comme "Hamma,hamma, hamma," ou "hapapa hi hapapa hi" sont répétés sans limitation a priori selon une structure rythmique simple comme une croche-deux doubles. Mais la simplicité des mots s'efface derrière la grande variété des timbres. D'abord on exploite l'alternance de l'expiration et de l'inspiration, ce qui distingue fortement ce genre de production vocale du chant occidental. Puis on alterne des sons voisés et des sons non voisés, c'est-à-dire, des sons sonores ou sourds selon qu'on laisse passer ou non de l'air, mais aussi toute la gradation des sons entre deux pôles. On exploite aussi les différentes formes ou positions de la bouche, et le son est délibérément issu de la poitrine, de la gorge, de la bouche ou du nez, c'est du moins ce que disent les autochtones. Chaque mot ou morphème suit un rythme et un contour intonatif précis, et l'ensemble - ou "motif" -

est répété un certain nombre de fois. Même l'usage d'une "vraie" mélodie est fondé sur la répétition de petits motifs rythmiques, où différents timbres alternent et s'opposent. La situation se complique encore du fait qu'au lieu de vocaliser leurs motifs simultanément, les deux voix sont déphasées canoniquement de façon à ce que l'accent fort d'une voix corresponde à l'accent faible de l'autre, et ainsi de suite. Il en résulte, et c'est capital, l'illusion de deux lignes contrapuntiques bien distinctes, une où les accents forts se succèdent, l'autre où ce sont les accents faibles. Les deux lignes ne correspondent donc pas aux voix réelles. En principe, les deux voix utilisent les mêmes motifs. Mais il arrive que chacune utilise ses propres motifs, et les difficultés de coordination des voix se multiplient. Certains jeux privilégient l'utilisation d'un mot, d'un morphème, voire d'un fragment de texte; dans d'autres le paramètre respiratoire est dominant; d'autres encore utilisent un phénomène sonore bien identifié comme une mélodie déjà connue ou un cri d'animal.

Ainsi l'on peut dire que le Katajjaq est une sorte de "structure d'accueil" caractérisée par une base rythmique, respiratoire, et intonative, dans laquelle on peut insérer un fait sonore externe : syllabes sans signification, mots, noms de personnes, imitation du bruit du vent, cri d'oie, mélodie, etc... La signification de ces insertions peut donner lieu à bien des interprétations et des controverses. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui on choisit certains mots, morphèmes ou sons en fonction de leurs propriétés spécifiques, et dans le cadre du jeu. Il faut gagner, mais avec du mérite, et il est plus difficile de réussir un Katajjaq avec le groupe morphémique "quimmiguluapi" (le petit chien) qu'avec "hamma". L'insertion peut même dépendre directement des circonstances d'exécution du jeu : ainsi les Inuit ont fait un jour un katajjaq sur le mot inuttitut signifiant "barbe" pour s'amuser d'un de nos collègues chercheur dont le système pileux était caractéristique. Car les Inuit ont un sens de l'humour et de l'ironie fort prononcé : dans certains katajjait (pluriel de katajjaq) on peut reconnaître un chant anglican ou l'hymne du centenaire des Territoires du Nord-Ouest. Et rien ne s'opposerait a priori à ce que la Marseillaise fasse l'objet d'un katajjaq...

Malgré la quantité et la subtilité des sons utilisés par chacune des femmes, et le prestige attaché au fait de bien jouer, le maintien de l'illusion d'une source unique de sons demeure un des facteurs les plus importants du point de vue de la production sonore. A l'ouest de la baie d'Hudson, des femmes jouent en plaçant leurs deux têtes à l'intérieur d'un récipient qui sert de résonateur et surtout perpète l'illusion d'une source unique. Cela explique en partie pourquoi les femmes sont si proches l'une de l'autre et pourquoi le choix des partenaires se fait toujours parmi des gens qui ont le même type de voix.

Le KATAJJAQ, jeu et fait social

Presque tous les jeux Inuit opposent l'une à l'autre deux personnes qui sont à la fois partenaires et adversaires. Un mot unique en inuttitut (illuq) désigne cette relation. Pour les jeux de gorge, les femmes ont toujours préféré une partenaire/adversaire dont

non seulement la voix se marie correctement à la leur, mais aussi avec laquelle elles aient des relations sociales particulières de parenté, d'amitié et d'association. Il ne faut pas oublier que ces jeux sont en principe compétitifs, à la fois au niveau de l'endurance physique - le katajjaq doit durer aussi longtemps que possible -, de la compétence à produire de "beaux" sons, satisfaisants et difficiles, et de la rapidité à se suivre l'une l'autre. Ils exigent une grande habileté dans le contrôle de la voix et de la respiration, la tension rythmique est difficile à soutenir, et pour chaque jeu, la personne qui casse le rythme, ou se met à rire à cause de la tension nerveuse ou simplement arrête, perd le jeu. Mais comme dans la plupart des jeux Inuit, la compétition n'est pas une fin en soi, le jeu est aussi un modèle culturel de comportement social dans ce climat difficile où la participation communautaire est essentielle à la survie. Personne n'est jamais exclu d'une activité collective. Et ce n'est pas la réussite de l'activité qui est importante mais la participation. Ainsi, une joueuse de katajjaq gagne du prestige à bien jouer, mais elle ne choisira pas une partenaire inadéquate, même si cela devait lui permettre de gagner. De toutes façons, gagner trop souvent au jeu peut entraîner un déséquilibre des forces sociales. Autrefois un conflit, même sérieux, entre individus pouvait se résoudre par des duels de chants dans lesquels on échangeait tour à tour insultes et moqueries. Et la pire punition infligée à quelqu'un était le ridicule. La moquerie prend aujourd'hui d'autres formes que celles qui ont été institutionnalisées dans les duels de chants, et on la retrouve dans les jeux, y compris dans les katajjait. Les rires qu'on y entend sont ambivalents : on rit parce qu'on s'amuse, on rit pour se moquer et on rit pour cacher qu'on pourrait perdre. On comprend alors que le choix de la partenaire/adversaire ne se fait que parmi des gens socialement acceptables, de même que la qualité des rires assure la continuation des bonnes relations sociales au-delà des jeux.

Nicole BEAUDRY
Jean-Jacques NATTIEZ

Présentation et réalisation du projet : Nicole Beaudry et Jean-Jacques Nattiez (Université de Montréal). Interprète: Sarah Silou.

Remerciements:

La présentation des Katajjait à Paris est possible grâce aux subventions de voyage accordées par le programme des Relations Culturelles Internationales du Ministère des Affaires Extérieures du Canada. Nous remercions tout particulièrement MM. Guy Plamondon et Claude Des Landes, ainsi que Madame Chantal Darcy-Lette du Centre Culturel Canadien de Paris, qui ont soutenu et encouragé ce projet dès le début. Sa réalisation n'aurait pas été possible sans la collaboration de l'Institut Culturel Avataq d'Inukjuak; cet organisme se consacre à la préservation et à la promotion des valeurs traditionnelles et des activités culturelles des Inuit. Avec le soutien de son président Johnny Epoo, de son directeur exécutif Joanassie Ningiuk, de Barrie Gunn, agent de développement culturel et de Minnie Amidlak, notre interprète, nous avons pu rencontrer et réunir à Inukjuak les exécutantes de Katajjaq. Et c'est à elles que nous adressons nos ultimes remerciements: elles ont accepté de quitter leurs familles, leurs habitudes, leur milieu, pour satisfaire notre curiosité et nos appétits culturels.

Le Monde

Arts et Spectacles

CHAQUE MERCREDI UN SUPPLÉMENT ARTS ET SPECTACLES

CHAQUE MERCREDI UN SUPPLÉMENT ARTS ET SPECTACLES

CHAQUE MERCREDI UN SUPPLÉMENT ARTS ET SPECTACLES

FRFAP-1984-M-06-PGRS